

IMPÉRATIF CATÉGORIQUE

Fiction & Cie



Jacques Roubaud
IMPÉRATIF
CATÉGORIQUE

R É C I T

Seuil

27, rue Jacob, Paris VI^e

COLLECTION
« *Fiction & Cie* »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

ISBN 978-2-02-091242-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2008

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

A – PREMIER TIERS DE BRANCHE

§ 1 À droite de mon bureau il y avait une fenêtre, une des cinq grandes fenêtres sur la rue

À droite de mon bureau il y avait une fenêtre, une des cinq grandes fenêtres en trois pièces sur la rue. 56 rue Notre-Dame-de-Lorette, premier étage. Sur la façade, une plaque indique qu'il s'agit de la maison natale de Gauguin. La maison, donc, est pas mal vieille. À cette époque, l'an 1960 et sa suite, nous ne rêvions pas, Sylvia et moi, pas très argentés, de gagner le gros lot de la Loterie nationale, mais de découvrir, en grattant les murs, les fresques que l'artiste enfant y avait certainement laissées. Elles auraient fait notre fortune. La rue Notre-Dame-de-Lorette est en pente. Elle montait à ma droite et l'autobus 74 y grimpait, à grand bruit, avec un bruit d'autobus qui gravit une pente. En passant devant le 56, il reprenait son souffle, si j'ose dire, avec un raclement de gorge, ou de moteur, caractéristique. Cependant il ne me gênait pas. Je ne me souviens pas d'en

avoir souffert. Pas plus que des voitures, du pas des passants sur le trottoir, des bribes de leurs conversations. La fenêtre était rarement ouverte, sauf pour le ménage matinal ; ou les nuits, les nuits d'été. Il est vrai que je n'étais pas souvent assis le jour à mon bureau. Ce qui expliquerait l'absence dans mes souvenirs d'une souffrance auditive due au vacarme de la rue, au chahut des moteurs, au brouhaha des voix ; pas de distraction, pas d'exaspération. À moins que la raison pour laquelle j'étais rarement assis de jour à ce bureau ait précisément été la nécessité de fuir une communion excessive avec l'autobus 74, par exemple. Mais je ne crois pas. Quand j'y pense, quand je fais, comme aujourd'hui, l'effort de me souvenir de ces années, de ce lieu, quand je m'enveloppe de cet étrange fantôme du passé que j'appelle 'moi', je sens la nuit sur mes épaules, pas la nuit qui vient avec le soir d'automne, d'hiver, mais la nuit infiniment calme du très petit matin. Sylvia dort. Laurence et Conchita dorment. L'appartement est grand, haut de plafond, à l'ancienne. Cette pièce est 'le bureau'. J'y suis seul. Je suis seul, et cela est bon. Mais en même temps je ne suis pas seul dans l'appartement, et cela est bon aussi. Et derrière moi il y a des livres. Devant moi la lampe de bureau qui me regarde en face. Je me rappelle la lampe, et je me rappelle qu'elle est en face de moi, ou légèrement à ma gauche, pas franchement à ma gauche, et pas à droite comme la lampe qui m'éclaire en ce moment, une bonne quarantaine d'années après. Je suis presque sûr de la justesse de mon souvenir, quant à la position de la lampe. Car dès que, me levant dans la nuit, à l'extrême commencement du matin encore nocturne je m'asseyais au bureau, Séraphin arrivait silencieusement, sautait silencieusement sur le bureau

et du bureau sur mes épaules, laissait tomber ses pattes arrière vers la droite dans mon cou, ses pattes avant vers la gauche, comme un manchon de fourrure noire, et se mettait à ronronner contre ma joue. Sa présence aidait fortement à ma concentration. Car il ne m'était pas possible de bouger sans le déranger et, si je le dérangeais dans le confort de la position qu'il avait adoptée, après quelques essais préparatoires devenue immuable, il enfonçait ses griffes dans mon épaule pour me rappeler à l'ordre. Au bout d'un moment cependant je finissais par le chasser. Il était resté si longtemps sous la lampe, la tête si près de l'ampoule que la peau de son crâne était brûlante. On aurait presque pu entendre bouger sa cervelle, liquéfiée à l'intérieur. Conchita prétendait qu'à cause de ces séances de bronzage félin il était devenu encore plus bête qu'il ne l'était à son entrée dans la maison comme chat de Laurence. Mais Conchita n'aimait pas Séraphin. Il avait l'habitude, désagréable j'en conviens, de grimper aux rideaux du 'salon', la grande pièce sur la cour, d'y rester dissimulé, à l'affût, tel le tigre dans la jungle qu'il s'imaginait sans doute être, sauter brusquement sur les épaules de quiconque passait en dessous. « *Demonio de gato!* » disait Conchita, qui appréciait très modérément son humour, pas mal traumatisant j'en conviens.

§ 2 Le grimper de rideau n'était pas la seule raison de l'impopularité rapidement croissante de Séraphin

Le grimper de rideau n'était pas la seule raison de l'impopularité rapidement croissante de Séraphin auprès de la

maisonnée, en dépit de sa grande beauté noire et souple. Il lui prenait de temps à autre la fantaisie de pisser en dehors de sa caisse. Il ne le faisait pas souvent, mais il n'y avait rien à faire pour l'en dissuader. Un de ses endroits préférés pour cette action peu recommandable était le couvercle de l'énorme machine à écrire électrique qui m'avait été allouée par le département de mathématiques de la faculté des sciences de Rennes, où j'enseignais. Elle faisait un vacarme épouvantable et ses touches étaient terriblement dures. Séraphin l'avait d'abord adoptée comme niche. Puis il avait estimé que son couvercle serait un excellent W.-C. Il parvenait de temps à autre à s'en emparer, s'obstinant malgré les raclées régulières qu'il recevait de Conchita quand il était pris sur le fait. Il repérait le couvercle dans toute cachette, le renversant au besoin d'un coup de patte. Il s'y installait, et pissait. Il fallait sans cesse le nettoyer, l'arroser d'essence de lavande ou de tel autre parfum. Mais l'odeur persistait. Elle était encore légèrement présente après des années, et tant que je conservai la machine, qui m'accompagna en 1970 rue d'Amsterdam, où je suis encore, et où je ne me sers plus depuis longtemps de machine à écrire. Séraphin disparut un matin, un terrible matin de printemps. Je revenais de Rennes. On m'apprit la dure nouvelle. La porte de l'appartement, m'expliqua-t-on, était restée par erreur une heure ouverte. Avec un empressement suspect Conchita et Mme Velasco, qui était elle aussi tombée fréquemment dans les embuscades de Séraphin, tentèrent de me persuader du caractère purement accidentel de l'événement. Elles prétendirent, aidées par Sylvia, que Séraphin avait certainement « choisi la liberté » afin de courir le guilledou, autrement dit

séduire les belles chattes de Pigalle. Il reviendrait. Il ne revint pas. J'en fus fort affecté. Pendant de nombreux mois, quand je me mettais au travail dans la nuit finissante, j'avais soudain un manque aigu de fourrure séraphine sur mes épaules. Parfois, j'avais même un instant l'illusion de sa présence, de son poids, de sa douce chaleur autour de mon cou. Des années plus tard, dans d'autres lieux, mais toujours aux mêmes heures et dans les mêmes circonstances d'un commencement de travail, alors que, mal réveillé, l'esprit brumeux, j'allumais la lampe qui était la lampe de l'endroit, qui n'avait pourtant aucune ressemblance avec celle d'autrefois, je sentais brusquement les pattes de Séraphin prendre contact avec mon pull-over et m'entourer son corps voluptueux. En compensation de la disparition de Séraphin, Laurence, qui avait été privée de son animal-jouet, qu'elle appréciait pour sa bonne volonté à jouer certains rôles, tantôt de poupée malaxable à fourrure, tantôt de pâte à modeler réutilisable à volonté, reçut un peu plus tard le cadeau d'un chien. Son nom fut Septime. Septime était un petit épagneul, au poil court, brun chocolat, bouclé mais pas à la caniche. Il était affectueux, enjoué, d'un naturel résolument optimiste. Il aboyait avec conviction, en toutes occasions : départs, arrivées, rencontres d'autres chiens dans la rue, qu'il entreprenait résolument à des fins érotiques, quels que soient leur sexe et leur taille, sans se décourager des rebuffades qu'il ne cessait d'essayer de la part de gros bergers, de petites pékinoises snobs et de leurs maîtresses rabat-joie. Un de ses grands plaisirs était de disperser des pigeons. Il obtenait là les victoires foudroyantes qui le consolait un peu de ses échecs amoureux. En promenade, il tirait avec enthousiasme

sur sa laisse, entraînant Conchita à sa suite, qui s'arc-boutait pour résister à ses départs foudroyants de sprinter court sur pattes. Il avait de longues oreilles douces d'épagneul. Allongé dans la béatitude du chauffage hivernal sur le tapis du 'salon', il nous laissait sans protester en recouvrir ses yeux. On disait : « Ferme tes volets ! » Il se laissait faire. Il avait l'air content. Ravi même.

§ 3 Je me lève de ma chaise et je vais à la fenêtre. Je regarde dans la rue

Je me lève de ma chaise et je vais à la fenêtre. Je regarde dans la rue Notre-Dame-de-Lorette. Il est, mettons, onze heures du matin. D'un seul mouvement du souvenir, je suis dans la rue, sur le trottoir, sous 'nos' fenêtres. Je traverse, en dehors des 'clous', je suis un fantôme mémoriel, j'ai tous les droits, donc je traverse, ignorant les automobiles. Je suis sur le trottoir d'en face, du côté des numéros impairs. Je marche jusqu'au carrefour. Carrefour est un bien grand mot. Je monte la rue jusqu'à la rencontre de la rue La Rochefoucauld, sur ma gauche. De l'autre côté il y a un café. Le café La Joconde. Dans la salle, sur le mur du fond, deux tableaux. Des peintures à l'huile, dans un cadre. Les cadres sont beige et crème. Les tableaux dans les mêmes teintes. La toile de gauche, si on regarde le mur est une Joconde. L'artiste a peint La Joconde. Il n'y a pas de doute. C'est bien elle. D'ailleurs le café s'appelle La Joconde. Cette Joconde-là est signée. Le nom de l'artiste est E. Mérou. Quand nous

nous sommes installés rue Notre-Dame-de-Lorette, quelques mois après notre mariage et un peu avant mon départ au service militaire, nous avons fait des travaux divers, notamment de peinture. Nous nous autorisions parfois une pause dans la matinée, fatigués de poncer les parquets, par exemple, exercice qui a son charme, mais qui épuise. Dans nos habits sales, tachés de peinture ou incrustés de poussière comme nos cheveux, nous allions nous asseoir dans la salle du café et contemplions la Joconde avec intérêt. Elle le mérite. On ne peut pas dire que son sourire soit énigmatique. Elle a un air calme, placide, satisfait, elle semble un peu « dondon », comme on disait autrefois. Nous sommes fiers de notre découverte et nous la signalons à tous nos amis. Ils viennent et apprécient. Dans le café nous avons lié connaissance avec un vieux peintre en bâtiment, qui boit tranquillement sa retraite et nous donne des conseils techniques fort compliqués, que nous écoutons avec attention, et n'essayons même pas d'appliquer. Il nous impressionne, car il a été marin et dit avoir « fait trois fois le cap Horn », en voilier (?). Nous nous demandons qui était ce Mérou. Le E. de son prénom cache-t-il un 'Émile', un 'Ernest', un 'Eugène' ? Peut-être même s'agit-il d'une peintresse, d'une 'Émilienne', d'une 'Ernestine', d'une 'Eugénie' ? Le patron ne sait pas. Les clients non plus. Le patron l'avait trouvée là avec le reste, et il l'avait gardée. Son successeur du vingt et unième siècle ne l'a pas bannie. Elle est toujours là, à la fin de l'an 2004. J'ai écrit un poème en son honneur et quand je lis ce poème dans une 'lecture de poésie' quelque part, je recommande toujours à mes auditeurs d'aller la voir. Je leur dis qu'aller voir au Louvre celle de son 'plagiaire par anticipation' est

difficile car il y a au minimum un million sept cent quatre-vingt-cinq mille six cent six Japonais qui se pressent devant elle ; tandis que là, au coin de la rue de La Rochefoucauld et de la rue Notre-Dame-de-Lorette, la foule est moins compacte et on peut la regarder tout à loisir. Du moins, ajouté-je généralement, tant que mon poème, déjà traduit en plusieurs langues, précisé-je encore, ne sera pas devenu si célèbre que les Japonais se presseront aussi dans le café. Je ne donne pas ces détails à mes auditeurs pour me vanter. Non ! Mais parce que La Joconde de Mérou que je célèbre mérite d'être célébrée. François Caradec m'a dit un jour qu'il pensait que Mérou (un homme selon lui) aurait peint plusieurs de ces Jocondes, dont il se trouverait encore au moins une quelque part dans Paris. À ma grande honte, j'avoue que je n'ai pas cherché à me renseigner à son sujet à l'époque ; ni depuis ; aujourd'hui, j'ai bien sûr interrogé le Net ; en vain. Aucun document ne correspond aux termes de recherche spécifiés (**E. Mérou peintre**). Telle est la réponse que je viens de recevoir, la dernière d'une série, toutes aussi décevantes. C'est bien dommage. J'aurais pu faire des comparaisons instructives entre les différentes versions. J'aurais prouvé que la Joconde de la rue Notre-Dame-de-Lorette est la seule authentique œuvre du peintre, que les autres sont des copies ou sont sorties de l'atelier de Mérou. Mérou Émile ? Mérou Ernest ? Mérou Eugène ?... Mérou Évariste ? Comment savoir ? Sur le même mur du café, Mérou a peint un visage à belle barbe grise : un portrait de Léonard de Vinci.

§ 4 Du trottoir en face, on voit bien la plaque de Gauguin, entre les deuxième et troisième fenêtres

Du trottoir en face, on voit bien la plaque de Gauguin, entre les deuxième et troisième fenêtres, au niveau du premier étage, pourvu que les volets soient fermés, ce qui était le cas hier. En allant à la Bibliothèque nationale, rue de Richelieu, je descendais la rue Notre-Dame-de-Lorette sur le trottoir du 56 et, quelques maisons plus bas, je passais devant la brasserie Saint-Georges. J'y entrais souvent prendre un crème et deux tartines beurrées, debout au comptoir. Il était un peu plus de huit heures du matin. Mme Yvonne, la patronne, servait, pendant que 'Georges', son mari, dormait encore, avant de s'occuper du repas de midi. Mme Yvonne faisait la conversation. Les habitués les plus habitués étaient des commerçants du quartier. Ils parlaient automobiles, impôts, politique. Je ne me mêlais pas à ces conversations-là, qui ne m'attiraient guère. Mme Yvonne ne s'en étonnait pas, ayant découvert, à la suite d'une opération arithmétique ardue où je lui avais apporté un jour de l'aide, que j'étais « dans les mathématiques », et m'avait dès lors attribué le rôle de client expert pour les questions scientifiques. Sans oublier la pédagogie, puisque j'étais professeur. Du groupe des commerçants, le pharmacien se détachait parfois pour participer à mes échanges avec la patronne, étant lui-même aussi, par profession, plus ou moins un scientifique. Il y avait dans la salle un grand poste de télévision, qui servait pour les matches de foot, mais il n'était jamais allumé à l'heure où j'y venais.

Sauf un jour. Les astronautes américains venaient de descendre sur la Lune. Il y avait foule dans la brasserie. Presque tous les clients avaient passé la nuit devant le poste et chacun, devant son 'noir' grand, petit ou 'noisette', devant son 'crème', ou son calva, accoudé au comptoir, un peu surexcité à cause du manque de sommeil et de l'importance de l'événement, commentait la qualité de l'image, et l'énormité de la chose. On me mit au courant. Il fallait me mettre au courant puisque je n'avais ni télé ni radio. Et on voulait mon avis, en tant que spécialiste. Une polémique s'était engagée entre les consommateurs sur la distance que ça représentait. Ça avait l'air loin, la Lune, mais combien loin ? et certains disaient que c'était certainement plus loin que le Bélouchistan, et d'autres, en plaisantant, que c'était toujours bien aussi loin que Bécon-les-Bruyères. Je ne me dérobaï pas. Je parlai chiffres, Soleil, planètes, rayon terrestre. Je fis des dessins au stylo à bille sur une serviette en papier. Et voilà qu'au fil de mon discours j'en vins à mentionner le fait que la distance Terre-Lune, certes, était fort grande, par rapport à la distance Paris-Bécon-les-Bruyères, par exemple, mais que ce n'était pas trop grand-chose à côté de celle qui nous séparait de la plus proche des étoiles. Je causai vitesse de la lumière, années-lumière, Proxima du Centaure, galaxies, etc. Je mis en scène un véritable space opera dans la brasserie Saint-Georges. Jamais mes étudiants n'avaient écouté la démonstration d'un théorème fondamental sur les espaces vectoriels de dimension finie avec le dixième de l'attention dont les clients de Mme Yvonne me récompensèrent de mes explications. Et je partis. Le lendemain, un matin de nouveau ordinaire, il n'y avait de nouveau pas grand-monde au bar. Et

Mme Yvonne me dit : « Ah, monsieur Roubaud, vous savez que vous m'avez empêchée de dormir, cette nuit ! » et elle m'expliqua qu'elle avait essayé de penser à toutes ces étoiles qui étaient de plus en plus loin, avec pour ainsi dire rien entre pour poser le pied, et qu'il y en avait, qu'il y en avait, des mille et des cents et des millions et des milliards. Elle avait pensé aux pauvres rayons lumineux qui n'arrivaient pas à nous rejoindre depuis les galaxies et qui, avec toute leur vitesse, semblaient ne pas être plus efficaces qu'une Mercedes sur l'auto-route du Sud un 1^{er} août. Ça lui avait flanqué un de ces mal de tête. Elle ne me dit pas : « Monsieur Roubaud, la pensée de ces espaces infinis m'effraye », mais c'est tout comme.

§ 5 Introduction à la deuxième partie de la branche 3 du 'grand incendie de Londres'

Impératif catégorique est la deuxième partie de la branche 3 du 'grand incendie de Londres', prose de récit que j'avance depuis presque vingt ans et que je nomme, pour moi-même, 'prose de mémoire'. J'ai commencé le 11 juin 1985, il y a maintenant dix-neuf ans, quatre mois et douze jours. Il y eut d'abord une branche 1, sous-titrée La Destruction ; ensuite une branche 2, La Boucle. Dans ces branches, comme dans les suivantes, je raconte les choses qui sont nécessaires à la compréhension d'un projet, que j'avais formé à la fin de 1961, et qui devait comporter trois parties, un **Projet de Mathématique**, un **Projet de Poésie** et un roman, dont le titre aurait été **Le Grand Incendie de Londres**. La

préparation de ce projet m'a occupé jusqu'en 1978. En 1978, j'y ai renoncé. Dans '**le grand incendie de Londres**' j'essaie, entre autres choses, de raconter cette préparation au **Projet**. Les branches 3 et 4 devaient suivre, parallèlement, les 'préhistoires' respectives des projets de mathématique et de poésie. Je devais conduire, et j'ai conduit le récit de la seconde, qui est la branche 4, intitulée Poésie, deux points, jusqu'au moment où, en 1966, j'ai rencontré, après l'envoi du manuscrit de mon premier livre de poésie, 'livre dont le titre est le signe d'appartenance en théorie des ensembles', Raymond Queneau, dans son bureau des éditions Gallimard. La branche 3, la précédant, devait avoir pour titre, symétrique de celui de la branche 4, Mathématique, deux points. Elle devait me conduire jusqu'à la soutenance de ma thèse de mathématique, en 1966 encore. J'ai bien achevé et publié la branche 4. Et j'ai, auparavant, publié quelque chose sous le titre, qui devait être celui d'une branche 3 complète, Mathématique, deux points. Mais cette branche 3-là n'est pas complète. Et je viens seulement de commencer, dix ans plus tard ou presque, à la compléter. Pourquoi ? À un certain moment, pendant la composition de la branche 3 que je poursuivais dans l'intention générale que j'ai dite, je me suis trouvé bloqué. Je ne sais pas pourquoi, mais je sais bien que. Ce n'était pas un blocage momentané, ou une interruption pour cause d'examens universitaires, d'article à remettre... mais bel et bien une impossibilité radicale à avancer. Cela ne m'était jamais arrivé et j'ai commencé par m'obstiner, jour après jour, matin nocturne après matin nocturne, me remettant délibérément, maniaquement, dans les conditions exactes de mes débuts. En vain. J'ai laissé passer un mois,

deux, repris mes tentatives. Rien. J'ai renoncé à continuer, et je suis passé à la branche 4, que j'ai menée à bien. La raison principale de mon blocage, du moins celle que j'ai trouvée après coup, était la suivante. Je devais, conformément à ma stratégie générale, parler de la théorie mathématique des catégories, que j'avais étudiée, et dont j'avais prévu l'intervention dans la partie de mon projet général nommée **Projet de Mathématique**. Or, en tant qu'étudiant et modeste chercheur en théorie des catégories, j'avais suivi pas à pas le cheminement de la pensée et des découvertes de Jean Bénabou, qui était devenu mon ami. Jean Bénabou est sans aucun doute l'un, peut-être le plus grand, des créateurs de concepts fondamentaux dans cette branche originale de la mathématique. Or le **Projet de Mathématique**, tel que j'avais fini par le stabiliser après des années d'hésitation et tel que je le décris dans la branche 5, ne fait intervenir que très secondairement les catégories. Je n'arrivais pas à me décider jusqu'où aller dans mon récit sur ce point, confronté de nouveau à la question de l'autobiographie, dans laquelle je m'efforce de ne pas tomber trop profondément. Ne parvenant pas à résoudre le problème, je m'arrêtai, me plongeai dans la branche 4, dans l'espoir de parvenir à me décider. En vain. Je publiai donc une partie de la branche 3, achevai la branche 4, me lançai dans la branche 5. En finissant la branche 4, je m'étais à peu près décidé à ne faire intervenir les catégories que de manière finalement assez limitée. Dans ces conditions, l'achèvement de la branche 3 me paraissait devoir être obtenu assez rapidement. Et, sûr d'y arriver assez vite, je fis même, en écrivant la branche 5, comme si je l'avais déjà fait. Mais il se trouva, quand la version partielle parut, que Jean Bénabou me

montra clairement sa déception. Il avait, je crois, pensé que j'allais, en fait, dans les pages de la branche 3, écrire essentiellement sur les catégories. Sa réaction me paralysa. Je crus quelque temps m'en sortir en projetant une 'suite alternative à la branche 3', que j'annonçai aussi, sans aucun scrupule. J'en reviens maintenant, après bien longtemps, après mûre (ou sénile?) réflexion, à mon but initial.

§ 6 J'abandonne ainsi, sans aucun scrupule, une 'semi-branche' de prose

Que j'abandonne ainsi, sans aucun scrupule, une 'semi-branche' de prose pourtant nettement annoncée dans une autre branche de mon ouvrage en perpétuel inachèvement ne me donne aucun remords. Je pourrais, c'est vrai, exciser, des pages où elles se trouvent, les mentions intempestives. Mais je ne peux le faire, si je veux respecter mes propres règles de composition. Ce qui est écrit est écrit, il n'y a pas à y revenir. Annoncer l'achèvement totalement fictif de la 'suite de la branche 3' et de sa 'suite alternative', parler d'elles comme étant déjà achevées quand je les mentionne, alors qu'elles avaient à peine été ébauchées, était une entorse assez grave à un principe que j'avais énoncé solennellement : 'pas de plans préétablis'. Mais en maintenant ainsi une annonce radicalement démentie par les faits, ne suis-je pas, en définitive, fidèle à mon principe? En effet : à un certain moment, je prévois d'achever la branche 3 que j'ai laissée en plan, j'imagine la manière dont sera la continuation, je suis

sûr d'y arriver, ce n'est qu'une question de mois. Quand je m'y mettrai, j'irai facilement jusqu'au bout. Je suis confiant, assuré. Cependant et en attendant je continue à avancer dans une autre branche, où je rencontre des choses à raconter qui dépendent, narrativement, de la branche 3 inachevée réellement, mais complète imaginativement. Pour éviter d'avoir à présenter un résumé de développements qui seront de toute façon présents dans la 'branche 3 continuée-terminée', pourquoi ne pas y renvoyer le lecteur? J'y renvoie donc le lecteur, sachant qu'au moment où un lecteur, si jamais il y en a un, ce qui est de moins en moins certain, lira, il pourra s'y référer, n'est-ce pas, puisque j'aurai, à ce moment-là, terminé, puisque je terminerai bientôt, ce n'est qu'une question de jours, de mois, etc.? Seulement voilà, quand je prends enfin, il y a un mois environ, le taureau par les cornes au lieu de prendre comme tant de fois, apercevant l'écran vide, métaphoriquement mes jambes à mon cou, quand je me dispose à résolument m'y mettre, parce j'ai assez tergiversé, quand je vais enfin terminer effectivement la branche 3, avec son rameau parallèle, dont la conception d'ailleurs m'oblige à des contorsions numérologiques que je vous épargnerai ici, je me rends compte non sans angoisse que non seulement l'idée même de cette fourche prosaïque est absurde, que je n'ai aucune envie de l'écrire, que la préparation à la description du **Projet de Mathématique**, qui viendra, je le décide, dans la branche 5, n'en a aucun besoin, et qu'en fait je n'ai concocté tout ça qu'à cause du remords que j'avais à l'époque, il y a sept ans, d'avoir déçu Jean Bénabou. Mais il n'y a rien à faire. Je n'y changerai rien. Je n'y aurais rien changé, même si j'avais écrit la 'suite alternative'. Je vois aussi que je me suis

trop éloigné de la mathématique pour avoir la moindre chance de le faire correctement. Je vois cela clairement. Quand je le constate, j'ai un moment de découragement. Je repars courageusement à l'attaque, me disant que j'ai tout simplement la 'flemme' de m'y mettre. Je vais faire un effort réel et constant pendant quelques jours, et ça ira. Je fais un effort : ça ne va pas mieux. Je me dis que je n'ai qu'à me replonger quelque temps dans la théorie des catégories. Je sens bien qu'il s'agit encore d'une ruse pour retarder la mise au travail sur la branche. Je ne persiste pas longtemps dans une pareille voie de garage. Mais je vois alors qu'il y a beaucoup plus grave. Telle que je la pensais, la principale 'suite de la branche 3' allait s'achever par la présentation du **Projet de Mathématique**, rompant la symétrie fondamentale que j'avais dès le début sentie indispensable entre les branches 3 et 4. Je me dis que j'ai de la chance de découvrir la faille, les failles, avant qu'il ne soit trop tard. Pourquoi ne les ai-je pas décelées plus tôt ? La conclusion s'impose. Je reviens à la branche 3 telle que j'avais prévu qu'elle serait. Je pourrai toujours fourguer les morceaux qui vont se trouver sans emploi dans l'entre-deux-branches 3-5'. Il faudra bien que ça serve ! La décision prise, l'écran n'est pas moins vide. Mais je vais m'y mettre. Je pense à Séraphin. Je m'y mets.

§ 7 Dès que la décision est prise que je viens de raconter

Aussitôt dit, aussitôt fait. Je veux dire : dès que la décision est prise, que je viens de raconter et de mettre sur écran

Mathématique:

Seuil, « Fiction & Cie », 1997

La forme d'une ville change plus vite, hélas,
que le cœur des humains

Cent cinquante poèmes, 1991-1998

Gallimard, 1999; « Poésie », 2006

Poésie:

Seuil, « Fiction & Cie », 2000

La Bibliothèque de Warburg: version mixte

Seuil, « Fiction & Cie », 2002

Ma Vie avec le docteur Lacan

Éditions de l'Attente, 2004

Sous le soleil: vanité des vanités

Bayard, 2004

Churchill 40 et autres sonnets de voyage 2000-2003

Gallimard, 2004

Graal théâtre

Avec Florence Delay

Gallimard, 2005

Nous, les moins-que-rien, fils aînés de personne

12 (+1) autobiographies

Fayard, « Alter ego », 2006

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE-ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI (ORNE)
DÉPÔT LÉGAL : JANVIER 2008. N° 91242 (08-0000)
IMPRIMÉ EN FRANCE